

HOMMAGE À CHRISTA WOLF

(1929-2011)



Christa Wolf



REVUE EUROPE — AVRIL 2011 — N° 984

■ <http://www.europe-revue.net/>

CHRISTIAN BOURGOIS EDITEUR

■ <http://www.christianbourgeois-editeur.com/>

TERRES DE FEMMES

■ <http://terresdefemmes.blogs.com/>

« (...) lorsqu'il y a bien des années, j'écrivais *Trame d'enfance*, un livre de souvenirs sur mon enfance, et qu'au cours du travail préparatoire et en rassemblant de la documentation, je pus me rendre compte du caractère douteux des souvenirs sur lesquels je devais pourtant m'appuyer, j'ai accompagné l'écriture du livre d'une réflexion sur la mémoire, relativisant ainsi l'affirmation : C'est ainsi que cela s'est passé, et pas autrement. Et Günter Grass, dans son livre autobiographique récemment paru, *Pelures d'oignon*, a avoué et désigné des lacunes dans le souvenir, et notamment à des moments importants, présentant par ailleurs un curieux matériau que sa mémoire a gardé pour des raisons inexplicables. L'écriture autobiographique doit être, à notre époque en tous cas, une recherche sur soi, c'est-à-dire une plongée dans les abysses de notre propre mémoire, faisant l'expérience de la douleur et de la honte, en remettant sans cesse en question l'authenticité des trouvailles extraites des éclaircies de la conscience. Même si la neurobiologie a trouvé la région du cerveau où loge la mémoire autobiographique, elle ne peut pas dire selon quelles lois psychologiques elle travaille. (...) Nos points aveugles, j'en suis convaincue, sont directement responsables des points de désolation sur notre planète. Auschwitz. L'archipel du Goulag. Coventry et Dresde. Tchernobyl. Le mur entre la RDA et la République fédérale. La déforestation au Vietnam. Les tours détruites du World Trade Center à New York. » – « **Réflexions sur le point aveugle** », in « **Lire, écrire, vivre** » Christa Wolf, Christian Bourgois Editeur, 2015.

« CHRISTA WOLF : UNE ŒUVRE À CŒUR OUVERT »

PAR NATHALIE RIERA



« *Que le rayon laser des pensées puisse percer rétrospectivement et prospectivement les strates du temps me semble un miracle. Raconter fait partie de ce miracle, parce que sinon, sans le don salutaire de raconter, nous n'aurions pas survécu, ni pu survivre.* »
Christa Wolf, *Ville des Anges*.



Écrivain de l'« authenticité subjective », Christa Wolf s'est toujours interrogée sur les racines du besoin d'écrire, et par là-même sur son propre engagement en tant qu'écrivain, engagement vécu alors comme une revendication face au mortier du national-socialisme qui va pétrifier le peuple allemand et conduire C.W., après avoir été elle-même, alors enfant, séduite par les idées propagées par les nazis, à réagir aussitôt face à la monstruosité politique du Troisième Reich. En 1949, dans la division de l'Allemagne, elle adhère au Parti de l'unité socialiste (S.E.D.), mais c'était alors troquer une idéologie contre une autre, reconnaîtra l'écrivain.

« Christa Wolf n'a certes pas été confrontée à la violence des armes, mais à une autre violence, celle d'un système qui s'était voulu porteur d'utopie et d'espoir et était devenu normatif et répressif. » (1)

La vie littéraire de Christa Wolf s'étendra sur plusieurs décennies, entre succès et vicissitudes, entre enthousiasme et désillusion, et alors que l'espérance peut à tout moment briser sa dernière amarre, Christa Wolf, en dépit des retournements et des bouleversements, des accusations et controverses dont elle fera l'objet, ne cédera pas à la tentation du désespoir. Seule une transformation lente, mais non sans douleur, sera souhaitable, espérée même, et en passera forcément par l'écriture. Il faudra s'en tenir plus que jamais à l'écriture et plus exactement à « *la tentative épuisante, douloureuse de concilier des choses inconciliables* », et à partir de quoi va naître en l'écrivain : « *l'engagement comme processus contradictoire ; c'est ainsi, de l'accord ou de la friction, de l'espoir ou du conflit, que sont nés les livres que j'ai écrits jusqu'à présent.* » (2) Mais chez Christa Wolf tout va prendre beaucoup de temps. Beaucoup de temps avant de pouvoir dire, avant de pouvoir avouer, avant de pouvoir cerner, comprendre, ou simplement tenter de répondre. Dans son récit *Ce qui reste*, publié au début des années 1990 et dont les premières versions de ce texte ont été rédigées antérieurement à 1982-1983, précise l'auteur, récit controversé suite à la révélation de ses contacts occasionnels avec la Stasi de 1959 à 1962, on peut lire :

« N'aie pas peur. Dans cette autre langue, que j'ai dans l'oreille, pas encore sur les lèvres, j'en parlerai aussi un jour. Aujourd'hui, je le savais, ce serait encore trop tôt. Mais saurais-je sentir quand le moment sera venu ? Trouverais-je jamais ma langue ? » (3)

Dans son remarquable journal *Un jour dans l'année*, qui recouvre plus de la moitié de la vie de Christa Wolf, et « où le « je » n'est pas un « je » littéraire mais se livre sans protection » (4), l'écrivain détermine cette expérience du journal comme un moyen pour l'écrivain de « se voir historiquement » : « *c'est-à-dire installé dans son époque, lié à elle. Il s'instaure une distance, une objectivité plus grande par rapport à soi-même. Le regard scrutateur et autocritique apprend à comparer, sans devenir pour autant plus clément, mais en se faisant plus juste peut-être.* » (5) Il est clair que même si l'écriture de ce journal soit survenu suite à des moments de crises profondes et pour répondre à la recherche d'un nouvel équilibre, la publication de cet ensemble de 41 chroniques de la vie de C.W., tenues le 27 septembre de chaque année, entre 1960 et 2000, répond à une responsabilité, « comme un devoir professionnel » commentera Christa Wolf.

1 « C'est ce qui échappe aux mots que les mots doivent dire » – une contribution de Nicole Bary, (p.255), Revue Europe, N°984, avril 2011.

2 « Hors-d'œuvre » – une contribution d'Alain Lance (p.134), *Ibid.*

3 Christa Wolf, *Aucun lieu Nulle part*, (p.635), Editions Le Cosmopolite, Stock, 2009.

4 Christa Wolf, *Un jour dans l'année (1960-2000)*, (p.11), Editions Fayard, 2006.

5 *Ibid.*, (p.11).

« Notre histoire récente me semble courir le risque de se voir réduite dès maintenant à des formules commodes et de s'y retrouver enfermée. Des communications comme celle-ci peuvent peut-être contribuer à entretenir la fluctuation des opinions sur ce qui s'est passé, à examiner encore une fois les préjugés, à dissoudre ce qui s'ankylose, à reconnaître des expériences propres et à mieux les assumer... » (6)

La pratique d'une écriture réaliste « socialement et politiquement engagée » sera la particularité des écrivains en RDA. Anne Wagniar nous éclaire sur le rôle de la littérature en tant qu'elle tenait le rôle des médias à l'ouest : *« (...) elle permettait le dialogue sur les valeurs communes de la République Démocratique et avait une fonction représentative. La littérature était le porte-parole d'une opinion publique par ailleurs censurée. Les écrivains d'envergure comme Christa Wolf côtoyaient les hauts dirigeants du SED tels Ulbricht et Honecker. Ils avaient parfois le pouvoir d'intervenir en faveur de personnes qu'ils savaient menacées. Être le poète officiel d'un tel État ne s'apparentait nullement à servir la propagande du Troisième Reich. » (7)*

Christa Wolf ne laissera certes pas indifférents les pouvoirs politique et médiatique dont elle sera la cible, mais recevra, en compensation, de quelques intellectuels, notamment en France, soutien et profonde admiration. Sur sa « collaboration informelle » avec la police politique de la R.D.A., plusieurs années après les faits, ce qu'on peut lire ici et là pourrait se traduire comme une manière de procéder à une réhabilitation de l'écrivain :

« On l'accuse d'avoir collaboré avec la Stasi il y a trente trois ans. C'est vrai. Mais elle-même était surveillée par une police politique entraînée à manipuler et à déformer ; mais sa personnalité a changé, bougé, évolué en trente années d'expérience ; mais la vie sous un régime autoritaire n'a rien à voir avec une vie sous un régime démocratique. » (8)

« Christa Wolf sait que ni les médias, ni l'opinion publique ne voudront croire qu'elle – l'écrivain de la mémoire – a pu tout simplement oublier. D'où ces interrogations qui sont l'un des fils rouges du récit, « Comment ai-je pu oublier ? », comment fonctionnent la mémoire et l'oubli ? Oublier est-ce refouler ? Comment assume-t-on la faute ? » (9)

« Elle était encore une jeune femme lorsqu'elle a parlé avec la police secrète de son pays, par la suite elle a refusé de collaborer, puis tout oublié. Et des décennies plus tard l'ouverture des dossiers de la Sécurité de l'État est-allemand et les médias rappellent cet ancien contact, ou plutôt réduisent la vie de l'écrivain à cela. À la une des journaux un index accusateur pointe sa photo, on banalise brutalement sa vie et la ramène à quelques entretiens avec la police secrète, à quelques rapports de cette police. Elle, elle avait oublié, et du jour au lendemain ce grand écrivain n'existe plus, il disparaît derrière une caricature élaborée à partir des dossiers de la police secrète. Je n'ose même pas penser à ce que cette situation peut provoquer, et a provoqué, chez un être, pour un être. Je suppose que celui qui ne s'est jamais trouvé au centre de l'accusation publique ne peut pas se rendre compte à quel point ces semaines,

6 *Ibid.*, (p.12).

7 Référence électronique : Anne Wagniar, « L'ailleurs d'une « poétesse d'État » : ruptures idéologiques et construction identitaire dans l'œuvre de Christa Wolf », *Germanica* [En ligne], 40 | 2007, mis en ligne le 10 juin 2009, consulté le 05 février 2015. URL : <http://germanica.revues.org/263>

8 Extrait d'un article de Marie-Laure Delorme, *Le Journal du Dimanche*, 10 septembre 2012.

9 « C'est ce qui échappe aux mots que les mots doivent dire » – une contribution de Nicole Bary (p.256), *Revue Europe*, N°984, avril 2011.

ces mois et ces années ont eu un effet déprimant durable et ont menacé sa vie. »
(10)

Si Christa Wolf s'accuse d'avoir nui à elle-même, en rapport à ses engagements et à ses choix, Christoph Hein, dans son discours prononcé en 2010 à l'occasion de la remise du Prix Uwe Johnson à Christa Wolf, sera sans réserve, dans un parti-pris aussi émouvant que légitime :

« À un moment de sa vie, elle a pris une décision qui correspondait absolument à la vie qu'elle menait alors, à ses convictions d'alors. Elle a défendu un État auquel elle croyait à cette époque-là, il lui semblait digne d'être défendu, elle voulait s'engager pour ses valeurs et son existence. La jeune femme qu'elle était croyait aux idéaux qu'il proclamait et voulait lutter pour eux. Lorsque cet idéal s'avéra précaire, pourri, mensonger, lorsqu'elle constata qu'il était une illusion, elle eut le courage de se séparer d'eux, non seulement d'eux, mais de camarades du parti et d'amis. Elle s'engagea sur ce chemin d'une façon exemplaire, singulière, admirable. Lorsqu'elle était une jeune femme qui partageait leur crédo, elle avait été élue dans les plus hautes instances, et là, au sein du Comité central d'un parti tout puissant, elle résista publiquement ; aujourd'hui encore son attitude force l'admiration. Quand on lit les documents, ou écoute les enregistrements de ces réunions du parti, on ne peut que souhaiter qu'il y ait aujourd'hui encore des gens comme elle qui, au sein d'un gouvernement ou d'un parti, osent contredire la ligne d'un système avec autant de détermination, de façon aussi suicidaire, et apparemment ce n'est pas plus facile dans une démocratie que dans une dictature ; c'est en effet rarement le cas. » (11)

FÉVRIER 2015 © NATHALIE RIERA (LES CARNETS D'EUCARIS)

10 « *Confession d'une vie* » – Extrait du discours de l'écrivain Christoph Hein prononcé le 24 septembre 2010 à l'occasion de la remise du Prix Uwe Johnson à Christa Wolf (p.267), Revue Europe, N°984, avril 2011.

11 « *Confession d'une vie* » – Extrait du discours de l'écrivain Christoph Hein prononcé le 24 septembre 2010 à l'occasion de la remise du Prix Uwe Johnson à Christa Wolf (p.270), Revue Europe, N°984, avril 2011.

(EXTRAIT)

[...] C'est comme si chaque espace donnait dans d'autres espaces où je n'ai encore jamais pénétré, au fond dans un coin il y a une porte à claire-voie qu'on arrive difficilement à ouvrir parce qu'elle racle le sol, mais il le faut, même si j'hésite, car je dois trouver cette cave où le nourrisson a été assassiné. Les caves sont imbriquées les unes dans les autres selon un schéma obscur, à présent mes pieds s'enfoncent dans la poussière, il y a dans les coins de très anciens tas d'ordures, un rat s'enfuit sans se presser devant mes chaussures. Je m'aperçois seulement maintenant que le bocal lumineux avec l'homoncule a disparu, plus rien pour me montrer la direction, cela fait longtemps que j'ai perdu mon chemin, tout ce que je sais, c'est que je dois chercher le nourrisson assassiné, bien qu'il m'inspire une indicible horreur. Un jour vient où l'on doit rechercher ce qu'on a oublié. J'erre dans le labyrinthe où gisent les tombes des enfants que l'on n'a pas mis au monde, il faut que je m'attache à la signification de l'expression, « ne pas mettre au monde » tout en marchant, trébuchant, avançant à tâtons, maintenant il n'y a même plus d'ampoule blafarde, maintenant je tiens une lampe de poche qui éclaire faiblement, quelqu'un tient absolument à ce que je continue, il a pensé pour moi au plus important. Maintenant je suis des flèches tracées au mur, jadis blanches, à présent presque totalement effacées, sous lesquelles on lit des initiales que celui qui les a connues un jour n'oubliera jamais : LSR, *Luftschutzraum*, abri antiaérien. L'espace d'un instant, je m'étonne que ce local ait été placé aussi loin de notre bâtiment dans ce labyrinthe souterrain car notre maison a été presque épargnée, tandis que la maison voisine avait été touchée par une bombe lors d'une des dernières attaques aériennes et totalement détruite, et pour la première fois je dois me demander si les gens de la maison voisine ont tous été tués cette fois-là, si quelques uns ont pu être sauvés, peut-être en parvenant, à partir de l'autre côté, jusqu'à cet endroit devant lequel je me trouve à présent et où je déchiffre cette inscription pâlie : PERCEMENT DU MUR. Un réflexe d'effroi : quel mur ? Ce mur-ci a été percé depuis longtemps ; en me courbant et en grim pant sur des éboulis je peux franchir l'ouverture et me retrouver dans une pièce qui ressemble à s'y méprendre à celle d'où je viens, et la suivante est identique à la précédente, je la reconnais aux restes d'étagères en bois fixées sur la cloison auparavant de droite, maintenant de gauche, avec des bocaux à conserves recouverts de poussière et de boue sur lesquels je peine à déchiffrer des étiquettes jadis soigneusement écrites en lettres gothiques par une ménagère allemande : cerises 1940, lapin 1942, j'essaie d'imaginer où cette femme a bien pu se procurer du lapin en 1942, en pleine guerre, peut-être que ses parents avaient un jardin ouvrier, mais ce qui m'inquiète vraiment c'est le soupçon, puis la certitude qu'après avoir franchi le mur je suis arrivée dans un terrain qui est l'exact reflet de celui que j'ai traversé avant ce percement du mur. Voilà, indiquant la direction opposée, les flèches aux murs, voilà les ordures dans les coins, enfin le premier interrupteur branlant qui me paraît familier, ce qui me met mal à l'aise,

puis le rat qui détale. Qu'est-ce que cela signifie ? Vais-je être éternellement conduite vers de nouveaux couloirs en miroir ? Je sens que j'accélère, que je respire avec une précipitation croissante, je veux sortir d'ici, alors l'homoncule resurgit, dans son bocal, dégageant une lueur bleuâtre, c'en est trop. [...]

[Le corps même/Leibhaftig – Librairie Arthème Fayard, 2003, pour la traduction française – p.118/120]

AUCUN LIEU. NULLE PART

(EXTRAIT)

[...] Une nuit, c'était sur ce trajet honteux du retour, en revenant des côtes françaises, lorsque même la perspective de la mort s'était volatilisée, Kleist traversait une contrée de basses collines. Il était près de minuit et, en dépit de la fatigue, ses sens étaient tout à fait en éveil. Chaque fois qu'il redescendait une pente, il avait les collines autour de lui, comme les dos de grands animaux chauds, il les voyait respirer, s'arrêtait pour sentir battre le cœur de la terre sous la plante des ses pieds, et il rassemblait ses forces pour tenir bon devant le spectacle du ciel, car les étoiles n'étaient pas ces lumières qu'il avait l'habitude de voir, mais de terribles corps scintillants qui menaçaient de fondre sur lui. Il eut un instant d'égaré, sans capituler pour autant, et il courut un long moment avant d'apercevoir enfin, à main droite, les lumières matinales d'un village ; il frappa à une porte, une femme lui ouvrit, dont le visage éclairé par la chandelle lui sembla beau, elle le fit entrer, lui avançant sans rien dire une jatte de lait sur la table en bois brut et lui indiqua un lit de paille. Il s'y allongea, venant de faire l'expérience physique de la liberté, sans que ce mot même lui fût venu un seul instant à l'esprit. Une limite lui était donnée, qu'il devait essayer d'atteindre, la promesse qu'en tout être humain, et en lui également donc, existe un chemin qui mène à l'espace de la liberté ; car ce que nous pouvons désirer doit bien être à la mesure de nos forces, pensa-t-il, ou alors ce n'est pas un dieu, mais Satan qui gouverne le monde, et dans une de ses folles lubies il a créé un monstre condamné à hisser, à la sueur de son front, son propre malheur attaché à une chaîne de sorcière, plongeant dans le ventre des temps. [...]

[Aucun lieu. Nulle part//Kein Ort. Nirgends – Éditions Stock/La Cosmopolite, 2009, pour la traduction française – p.296/297]

(EXTRAIT)

[...] La voix ne recule pas sans livrer combat, elle ne se tait pas sans avoir protesté, elle n'est pas résignée quand elle quitte le champ de bataille. Prendre conscience de ce qui est, réaliser ce qui doit être. La littérature n'a jamais pu se fixer objectif plus ambitieux.

Elle porte plainte ? Pas contre ce qui est insignifiant, et jamais dans la lamentation. Contre le mutisme aux aguets. Contre la disparition menaçante de toute communication entre littérature et société, ce qui est une évidence pour tout écrivain intègre dans un environnement bourgeois. Contre la perspective de rester seul avec le mot (« le mot ne fera qu'entraîner d'autres mots, la phrase une autre phrase »). Contre l'inquiétante tentation de devenir complice des dangers mortels auxquels le monde s'expose par l'adaptation, l'aveuglement, l'acceptation, l'habitude, l'illusion et la trahison. [...]

[Lire, écrire, vivre – Christian Bourgois Éditeur, 2015 – p.8]



Christa Wolf (1929-2011) :

Ecrivain de langue allemande elle a suivi des études de germanistique à léna puis à Leipzig. En 1951, elle a épousé l'écrivain Gerhard Wolf, avec qui elle a eu deux enfants.

*Collaboratrice scientifique de l'Union des écrivains de la RDA - dont elle a été membre du comité directeur de 1955 à 1957 - Christa Wolf a également été lectrice pour différentes maisons d'édition et a collaboré à la revue de la Nouvelle littérature allemande. Elle a par ailleurs été membre du SED (Parti Socialiste Unifié d'Allemagne) de 1949 jusqu'à sa dissolution. C'est à partir de 1962 qu'elle s'est entièrement consacrée à l'écriture. Son premier roman, *Le Ciel divisé*, a paru en 1963. En 1976, Christa Wolf s'est installée à Berlin. Elle est a été nommée à l'académie européenne des sciences et des arts à Paris en 1984 et a adhéré deux ans plus tard à l'académie libre des arts à Hambourg. Elle est considérée comme l'un des plus grands écrivains de langue allemande ; son œuvre est traduite dans le monde entier. En Allemagne, elle a reçu les prix littéraires les plus prestigieux, parmi lesquels le prix national de la RDA en 1964 et en 1987, le prix Georg Büchner en 1980 et le prix Thomas Mann pour l'ensemble de son œuvre en 2010. Elle est morte le 1er décembre 2011.*

Les livres de Christa Wolf : (traduits en français)

Le Ciel partagé, traduit par Bernard Robert, Éditeurs français réunis, 1963.

Le Ciel divisé, traduit par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Stock, 2009.

Cassandra. Les Prémises et le Récit, traduit par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Alinéa, 1985 ; rééd. Stock 1994, 2003.

Trame d'enfance, traduit par Ghislain Riccardi, Alinéa, 1987 ; rééd., Stock, 2009.

Ce qui reste, traduit par Ghislain Riccardi, Alinéa, 1990 ; rééd. avec d'autres textes, Stock, 2009.

Aucun lieu. Nulle part, traduit par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Stock, 1994 ; rééd. avec d'autres textes, Stock, 2009.

Adieu aux fantômes, traduit par Alain Lance, Fayard, 1996.

Médée. Voix, traduit par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Fayard, 1997.

Ici même, autre part, traduit par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Fayard, 2000.

Christa T., traduit par Marie-Simone Rollin, Fayard, 2003 ; rééd. avec d'autres textes, Stock, 2009.

Le Corps même, traduit par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Fayard, 2003.

Un jour dans l'année, traduit par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Fayard, 2006.

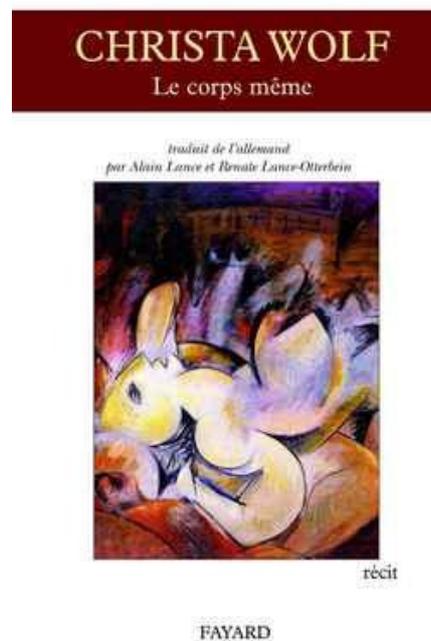
Ville des anges ou The Overcoat of Dr Freud, traduit par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Le Seuil, 2012.

August, traduit par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Christian Bourgois, 2014.

Mon nouveau siècle. Un jour dans l'année (2001-2011), traduit par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Le Seuil, 2014.

Lire, écrire, vivre, traduit par Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, Christian Bourgois, 2015.

CHRISTA WOLF — LE CORPS MÊME
TRADUIT PAR ALAIN LANCE ET RENATE LANCE-OTTERBEIN,
(FAYARD — 2003)

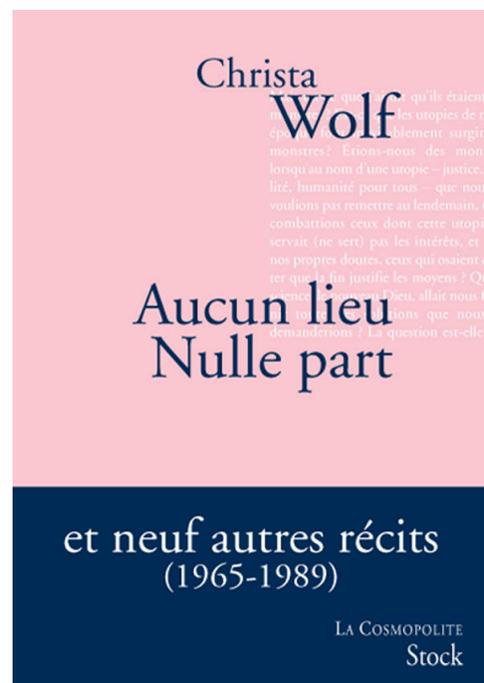


■ SITE ÉDITIONS FAYARD
[HTTP://WWW.FAYARD.FR/LE-CORPS-MEME-9782213614922](http://www.fayard.fr/le-corps-meme-9782213614922)

■ SITE LE BLOG DE LA QUINZAINE
[HTTPS://LAQUINZAINE.WORDPRESS.COM/2011/12/09/CHRISTA-WOLF-LE-CORPS-MEME/](https://laquinzaine.wordpress.com/2011/12/09/christa-wolf-le-corps-meme/)

Au seuil de l'été 1980, une femme est emmenée d'urgence à l'hôpital. Atteinte d'une grave péritonite, ses jours sont en danger. Elle passe plusieurs semaines dans une polyclinique de RDA entre la vie et la mort. C'est le récit de ces heures de fièvre qui nous est donné ici, journées et nuits de souffrance et d'angoisse tandis qu'affleurent des souvenirs de jeunesse, mais aussi des événements survenus ultérieurement, étapes d'une rupture progressive avec l'Etat est-allemand. Le récit est rythmé par des plongées oniriques saisissantes qui la font survoler Berlin, sa ville divisée, ou pénétrer dans de labyrinthiques souterrains. Dans ce moment de péril extrême, la romancière est prise entre la tentation de renoncer et le désir de vivre. La fêlure du temps, celui du déclin d'une société, traverse le corps même, corps de la narratrice et de ce texte bouleversant.

**CHRISTA WOLF – AUCUN LIEU. NULLE PART
ET NEUF AUTRES RÉCITS (1965-1989)**
TRADUIT PAR ALAIN LANCE ET RENATE LANCE-OTTERBEIN,
(STOCK – 1994. RÉÉD. AVEC D'AUTRES TEXTES, STOCK, 2009)



■ SITE STOCK/LA COSMOPOLITE

[HTTP://WWW.EDITIONS-STOCK.FR/AUCUN-LIEU-NULLE-PART-ET-NEUF-AUTRES-RECITS-1965-1989-9782234062061](http://www.editions-stock.fr/aucun-lieu-nulle-part-et-neuf-autres-recits-1965-1989-9782234062061)

Christa Wolf écrit ces dix récits de 1965 à 1989, année décisive au cours de laquelle elle met la dernière main au manuscrit de *Ce qui reste*. Il était important de redonner à lire la description saisissante une journée durant laquelle la romancière constate qu'elle est sous la surveillance de la Stasi.

Les six premiers textes du recueil mettent en lumière le ton nouveau que Christa Wolf apportait dans la prose de la RDA : poétique du quotidien, monologue intérieur, irruption du rêve et veine satirique. Puis en 1979 paraît un magnifique récit dans lequel l'auteur imagine une rencontre entre deux héros tragiques du romantisme allemand, Kleist et Caroline de Günderode. Le titre est éloquent : pour le bonheur, la création, la liberté, il n'existe *Aucun lieu. Nulle part*. L'écrivain traverse alors une période de crise et d'affrontement avec le pouvoir. Elle choisira, pendant

plusieurs années, de situer ses récits loin de l'époque contemporaine, avant d'y revenir, avec Incident, suscité par la catastrophe de Tchernobyl, et le roman *Scènes d'été*, publié quelques mois avant les bouleversements de l'automne 1989.

Ce recueil permet d'apprécier combien Christa Wolf, sans jamais entrer dans une dissidence ouverte, a manifesté une attitude de plus en plus critique envers le pouvoir est-allemand et a contribué, par ses prises de position, au tournant de l'automne 1989.

**CHRISTA WOLF – VILLE DES ANGES
OU THE OVERCOAT OF DR. FREUD**
TRADUIT PAR ALAIN LANCE ET RENATE LANCE-OTTERBEIN,
(SEUIL – 2012)



■ SITE ÉDITIONS DU SEUIL

[HTTP://WWW.SEUIL.COM/LIVRE-9782021041019.HTM](http://www.seuil.com/livre-9782021041019.htm)

■ SITE REMUE.NET

[HTTP://REMUE.NET/SPIP.PHP?ARTICLE3798](http://remue.net/spip.php?article3798)

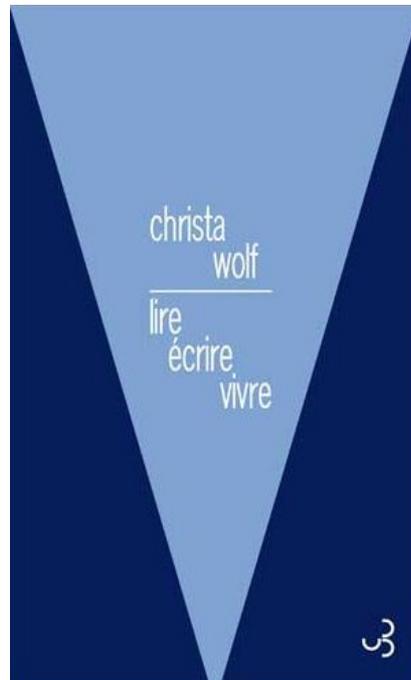
Los Angeles, la ville des anges.

La narratrice doit y séjourner neuf mois, au début des années 1990, après avoir obtenu une bourse de recherche. Il s'agit pour elle de percer un secret : dans quel but Emma, sa chère amie, lui a-t-elle remis avant de mourir une liasse de lettres qu'une certaine L., allemande comme elle, mais émigrée aux États-Unis, lui avait écrites ?

À la recherche de L. dans la ville des anges, donc. Là où trouvèrent refuge beaucoup d'émigrés allemands fuyant le nazisme. Brecht, Thomas Mann. Là où Christa Wolf elle-même s'installa deux ans après la réunification de l'Allemagne pour se protéger des incriminations qu'eurent alors à subir nombre de ceux qui étaient nés de l'autre côté du Mur.

La découverte de l'Amérique, anges et enfers, au moment même où l'Histoire ne laisse plus le choix et vous contraint à entreprendre un douloureux travail sur soi que l'éloignement permet enfin.

CHRISTA WOLF – LIRE, ÉCRIRE, VIVRE (1966-2010)
TRADUIT PAR ALAIN LANCE ET RENATE LANCE-OTTERBEIN,
(CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR – 2015)



■ SITE CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

[HTTP://WWW.CHRISTIANBOURGOIS-EDITEUR.COM/CATALOGUE.PHP?IDA=441](http://www.christianbourgeois-editeur.com/catalogue.php?IDA=441)

Essais, récits, discours écrits entre 1966 et 2010, les neuf textes, inédits en français, réunis dans ce recueil témoignent de la réflexion sur la littérature que Christa Wolf a menée de façon constante parallèlement à sa création romanesque.

On y découvre, entre autres, son admiration pour certains auteurs de la scène littéraire allemande, les raisons qui l'ont poussée à élaborer sa poétique de l'« authenticité subjective » - en rupture avec les normes du réalisme socialiste - mais aussi son sens de l'humour.

IMPRIMER



CLIQUER ICI

[HTTP://LESCARNETSDEUCHARIS.HAUTETFORT.COM/ARCHIVE/2015/02/21/CHRISTA-WOLF-UNE-OEUVRE-A-COEUR-OUVERT-PAR-NATHALIE-RIERA-5563897.HTML](http://lescarnetsdeucharis.hautetfort.com/archive/2015/02/21/christa-wolf-une-oeuvre-a-coeur-ouvert-par-nathalie-riera-5563897.html)